

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 25 (1887)
Heft: 23

Artikel: Cllia dè la pompa à fû
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189830>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

plus brave que nous : seulement j'affirme qu'en un moment de panique générale nous ne sommes pas plus braves qu'elle.

Que de preuves pour me donner raison ! A l'hôpital, le rôle du médecin est superbe ; il brave l'épidémie au milieu des miasmes corrupteurs ; mais enfin il fait ses visites, il examine ses malades et s'en va. Il ne vit pas au milieu de la contagion comme la sœur de charité ; il n'est pas là à toutes les minutes respirant la mort invisible. Demandez aux blessés de 1870, le souvenir qu'ils ont gardé des infirmières.

Les plus atroces blessures qui auraient fait pâlir un capitaine de cuirassiers, ne lassaient ni leur courage ni leur dévouement. Depuis la mondaine, habituée des petits lundis de l'impératrice, jusqu'à la bourgeoise façonnée au luxe, toutes se montraient héroïques.

C'est peut-être sa nervosité excessive qui donne à la femme la supériorité dont je parle. Il y a chez elle une exagération de sentiments qui se traduit presque toujours par une violence de sensations. Un lieutenant de l'armée de Versailles, lors de l'entrée des troupes dans Paris, me racontait que leurs plus acharnés ennemis étaient moins les fédérés qui se battaient, que les créatures enragées dont ils étaient accompagnés. A toute époque un peu troublée, c'est la femme qui pousse l'homme en avant. A la fin du siège, au moment où nous étions tous découragés, on n'aurait pas trouvé dix Parisiennes qui consentissent à capituler.

Le sexe fort — c'est nous-mêmes qui l'appelons ainsi ! — a des qualités précieuses qu'il est inutile d'énumérer. Mais lorsqu'éclate une catastrophe soudaine, l'homme pense d'abord à sauver sa peau. Après tout, j'ai peut-être tort de dire qu'il est plus lâche. C'est peut-être tout simplement le sentiment de sa supériorité qui le fait agir ! Et, comme il croit naïvement valoir beaucoup mieux que la femme, il s'empresse de conserver à l'humanité son plus précieux ornement. »

COSTUMES D'AUTREFOIS

Caprices de la mode.

Aux deux derniers siècles, et particulièrement au dix-septième, les gens de loi, les médecins, étaient vêtus de couleurs sombres, comme les ecclésiastiques, et, sauf dans les grandes villes, les marchands étaient costumés d'une manière moins voyante que les titulaires d'offices ou les bourgeois vivant noblement. Il y avait cependant dans les costumes des caractères communs à toute la bourgeoisie, établissant une ligne de démarcation très accusée entre elle et les autres classes.

La garde-robe des petits bourgeois se composait d'ordinaire de deux habits, l'un d'hiver, l'autre d'été, avec un costume noir pour les temps de deuil. Lorsqu'ils étaient râpés, on les faisait retourner. Lorsqu'ils ne pouvaient plus être portés ni à l'envers, ni à l'endroit, on en faisait des vêtements pour les enfants.

On quittait à jour fixe les vêtements d'été ou

d'hiver. A la Toussaint les premiers, à Pâques ou au quinze mai les seconds. Les hivers — paraît-il — étaient moins durs et moins longs que celui qui a tant de peine à nous quitter cette année.

Un habit noir durait plusieurs années ; ce qui en rehaussait l'apparence, c'était l'épée, portée même par les petits bourgeois. L'épée n'indiquait pas seulement la prétention de se distinguer des manants, elle était surtout une parure. L'habitude était d'en posséder deux, l'une garnie d'argent et de cuivre ciselé, l'autre à poignée et à garde noire pour le deuil. Un luxe que se permettait le bourgeois et grâce auquel il se distinguait de l'artisan, c'était la perruque et la poudre. Aussi, dès le matin, voyait-on dans les rues les garçons perruquiers, le sac à poudre d'une main et le peigne de l'autre, se rendre au pas de course chez leurs pratiques. La coiffure des femmes fut à de certaines époques plus raisonnable et plus naturelle que celle des hommes. — Que les temps sont changés ! — Du temps de M^{me} de Sévigné et de M^{me} de Pompadour, la tête n'était pas déformée par des étages de cheveux souvent faux. Surtout dans la bourgeoisie, la coiffure de la femme était peu apparente. Les cheveux se dissimulaient même en partie sous la coiffe, le bonnet, la cornette, ou le capuchon de la mante.

Le brun et le gris étaient presque les seules couleurs usitées pour les costumes des bourgeois. Les femmes de 45 ans renonçaient généralement aux couleurs vives. — A notre époque, elles attendent un peu plus longtemps ; c'est même à cet âge qu'elles en portent le plus, — « que c'est comme un bouquet de fleurs ! »

Aujourd'hui, les modes masculines et féminines se modifient avec une facilité incroyable. Du reste, la politique et la mode se ressemblent en cela qu'un gouvernement fait, d'ordinaire, tout le contraire de celui qui l'a précédé, comme un tailleur fait, d'année en année, le contraire de l'année précédente.

Pourquoi porte-t-on les vêtements larges, à présent ? Parce qu'on les portait étroits. Il n'y a pas d'autre raison. Pourquoi les reportera-t-on étroits ? Parce qu'on les porte larges. Il en sera toujours ainsi tant qu'il y aura des tailleurs et des gouvernements.

Les chaînes de montre vont revenir à l'ordre du jour. Il était de mauvais goût, l'année dernière, — à Paris, du moins, — de les montrer sur le gilet. Il sera de mauvais goût de ne pas les rendre apparentes dans quelques mois. Quand on les laissait paraître, dernièrement, on passait pour un simple bijoutier : « Vous êtes orfèvre, monsieur Josse ! » Quand on ne les laissera point voir, on aura l'air d'un pauvre. Et ainsi de suite pendant des années. Action et réaction, c'est la règle.

Cllia dè la pompa à fû.

Y'a on part d'ans, quand l'a bourlâ pè Lozena, que 'na quienjanna dè tsévaux à monsu Perrin lo conseiller, ont étâ freccassi, y'avâi l'abâyi dein on veladzo dè per d'amont, iò lâi fasâi rudo bio, vu que l'aviont 'na pice dè canon ; kâ n'ia rein po eimbelli 'na féta coumeint lè débordenâtes dè l'arma à

fû dâi z'artilleu. Et po lo banquie! cein fâ on bio « point finat » âo bet d'on discou. Adon, vo pâodé peinsâ se y'avâi dâo dzouïo et dè l'eintrein per lé d'amont. Tandî lo né, y'avâi danse, coumeint dè justo, et eiliâo que ne dansivont pas, travaillivont per dézo la cantine à fêrè chetsi cauquiès dâovès dâo bossaton âo carbatier, quand su lo matin, m'einlêvine s'on ne sené pas âo fû. Ma fâi, lè vouaiquie ti ein bizebille perquie: Lè pompiers traçont queri lâo pliaquès et tsandzi d'haillons; eiliâo que dévesont fourni lè tsévau po la pompa lè vont eimborrellâ, et lè z'autro, avoué lè fennès et lè z'einfants, s'einvont su on cret po mi vairè lo fû, kâ y'avâi 'na rude lueu, et que ne calâvè pas, bin lo contréro. Quand bourlè cauquiè pâ, s'agit pas dè mouzi, faut s'épliâiti; assebin, tsacon eut couâite dè s'allâ preparâ, kâ ne poivont portant pas allâ âo fû ein hailons d'abâyi.

Quand lè tsévau dè la pompa arreviront, on ne vayâi pas onco bin bé, kâ fasâi onco prâo né, et lè lulus que lè z'amenâvont, qu'étiot on bocon einniollâ, tràovont lo temon tot pret, avoué lè z'accoulaïrons et lè maillons, et lâi appliyont lâo bites, après quiet châtont su lè tsévau et lè vouaiquie ventre à terre contre Lozena sein atteindrè lè pompiers, que duront traci stu iadzo sein montâ su la pompa.

Lo fû étâi ein Marthérâi; assebin, arrevâ vai l'Or, noutrè pompiers s'arrêtoit po sè mettrè à la fila dâi pompès et po dépliè lè boués; mâ... diabe t'einlêvâi pi!... c'étâi lo canon que l'aviont amenâ avau. L'aviont étâ tant accouâiti, tsacon po son compto, que nion n'avâi sondzi à sailli la pompa, et l'aviont, sein fêrè atteinchon, appliyi lè tsévau à la pice dè canon.

Ma fâi, vo peinsâ bin que n'ïavâi pas moïan dè fêrè servi onna pice dè quatre po 'na seringâ; assebin duront retraci amont po queri la vretablia pompa; ma tandî cé teimps on avâi détient lo fû, et quand rarreviront, l'étâi trào tard: la municipalitâ dè Lozena avâi dza délivrâ lè bons.

Chez M. Grévy.

La crise ministérielle à laquelle nous venons d'assister, et qui a fait défiler tant d'hommes politiques dans le cabinet du président de la République française, a attiré les regards du public sur l'Elysée, où M. Grévy va reprendre sa vie habituelle et tranquille, et où nous allons introduire nos lecteurs pendant quelques instants.

Été comme hiver, M. Jules Grévy se lève à huit heures, chausse ses pantoufles, endosse un veston, couvre sa tête d'un bonnet de velours, et descend au jardin où l'attend son canard *Bébé*.

A neuf heures, il s'éloigne de la mare et se rend dans son cabinet. C'est une immense pièce du rez-de-chaussée, tendue de tapisseries des Gobelins. Les hautes fenêtres donnent sur le jardin, et M. Grévy peut suivre du regard les ébats de son canard favori. Mollement enfoncé dans un large fauteuil, il prend, sur la grande table où ils sont posés en tas, les journaux de toute opinion et de toute nuance; il les parcourt un peu au hasard de la cueillette, lisant articles et informations.

A neuf heures et demie, la porte s'ouvre: Mme Grévy,

debout sur le seuil, fait un signe, et le président se lève, prend un panier et la suit. Ils traversent le jardin, en devisant, dirigent contre le poulailler une expédition fructueuse et reviennent chargés de dépouilles opimes.

De dix heures à midi, M. Grévy parcourt sa correspondance, lit les dépêches, donne ses instructions et s'entretient avec son gendre des affaires de l'Etat.

Les visiteurs deviennent chaque jour de plus en plus rares; on sait que M. Grévy n'aime pas les importuns. Au début de sa présidence, sénateurs, députés, politiciens de toute provenance avaient continuellement accès auprès de sa personne, et tous vantaient sa bienveillance et sa bonne grâce, le charme de sa conversation, sa familiarité, sa finesse et aussi son penchant à l'épigramme. Il n'a pas son pareil pour vous déshabiller un homme en trois mots qui ont l'air d'un compliment. Aujourd'hui, la porte du cabinet s'ouvre moins facilement; l'homme grave qu'elle protège se montre plus réservé dans ses propos, et ses entretiens se réduisent généralement à des politesses monosyllabiques. Cependant, il reçoit encore, de temps à autre, MM. Jules Simon, Devès, Bardoux, Pierre Baragnon, Duclerc, Chiris, et, dans la soirée, M. de Freycinet, lorsqu'il n'est pas ministre. Les ministres se réunissent ordinairement à l'Elysée le mardi et le samedi. Ces jours-là, à dix heures sonnantes, M. Grévy, grave et ponctuel, pénètre dans la salle du conseil. Plus longue que large, assez étroite, cette salle à pour tout mobilier une table oblongue recouverte du classique tapis vert, onze chaises et un fauteuil de cuir. Des codes, les annales parlementaires, les règlements des chambres traînent un peu partout, sur la table, sur les meubles et jusque sur la cheminée à la lourde pendule Empire, flanquée de candélabres en bronze. Aux murs, quelques portraits: Pie IX, les empereurs d'Autriche, de Russie et d'Allemagne, Victor-Emmanuel, le roi des Belges, la reine Isabelle et la reine Victoria. Le président assiste aux débats, mais sans les diriger, sans y prendre une part bien active. Il écoute et pose parfois une question; s'il risque une observation, c'est avec le laconisme et le ton d'un sceptique qui n'ignore point que le siège est fait. Presque toujours, il laisse parler ses ministres sans les interrompre; mais il se décide à dire: « Je crois qu'il serait sage de ne point procéder ainsi », ou bien encore: « Prenez garde, vous avez peut-être tort de faire cela », tenez pour certain que le cabinet est en passe de commettre quelque grosse sottise. D'ailleurs, il n'insiste pas et ne réplique jamais ou presque jamais; il se borne à hocher doucement la tête, comme pour donner à entendre qu'il n'est point convaincu.

A midi moins cinq, le président renvoie ses ministres; c'est l'heure du déjeuner. La famille l'attend dans la salle à manger du premier étage, et M. Grévy fait, en bien mangeant, l'éloge des morceaux; c'est un gourmet doué d'un appétit de chasseur.

Après un séjour plus ou moins prolongé à la bibliothèque, et une nouvelle visite à son canard favori, le président fait atteler. Mme Grévy et Mme Wilson l'accompagnent au Bois ou se rendent chez quelques amies.

M. Grévy s'est installé dans les grands appartements du palais, dont sa fille et son gendre occupent l'aile droite.

M. Wilson est auprès du président de la République comme un coadjuteur discret qui conduit tout, mais en conservant à son évêque l'entière apparence du pouvoir. Il est le bras droit de M. Grévy, mais il s'en défend; il dirige les pièces sur l'échiquier, mais il cache soigneusement la main qui les pousse. M. Grévy s'accroche à merveille de ce régime; il adore son gendre et, dans sa sollicitude, l'a logé tout près de lui, sous sa main, à portée de sa voix.

Le soir M. Grévy reste auprès de sa famille, entouré de